

## Fantômes du passé

LILAH

Le lait tourné auquel j'ai eu droit dans mon café ce matin aurait dû me mettre la puce à l'oreille : cette journée serait mer-di-que.

Dans l'incapacité de la débiter sans une bonne dose de caféine, je me suis arrêtée dans un joli petit café sur le chemin du travail, tout cela pour découvrir, une fois à la caisse, que mon portefeuille n'était pas dans mon sac à main, et que je n'avais aucun moyen de payer le *latte* hors de prix que je m'étais contrainte à commander.

J'ai donc couru jusqu'au parking, où j'ai réussi à grappiller un peu de liquide à deux ou trois passants. Bien évidemment, à mon retour, ma boisson avait été récupérée par quelqu'un d'autre, et j'ai dû attendre dix minutes supplémentaires, parce que désormais, il y avait sept personnes devant moi dans la queue.

Par chance, je ne travaillais pas loin, et même avec tout ce temps perdu, je savais que j'arriverais en avance. J'avais espéré profiter de la petite demi-heure qu'il me resterait avant mon service pour bosser mon futur cours de statistiques, mais tant pis. Je ferais ça pendant ma pause-déjeuner, quitte à jouer l'asociale.

Encore un module à valider après celui-ci et j'aurais officiellement tout le bagage requis pour intégrer la formation d'infirmières de l'université du Minnesota, master que j'étais censée commencer à l'automne prochain. Cela faisait quatre ans que je travaillais à plein temps en tant qu'infirmière, et, à vingt-six ans, j'étais prête à retourner à l'école et à approfondir mes acquis.

Mon *latte* à la main, je suis ressortie braver la bruine qui s'était mise à tomber durant mon attente et ai rejoint le parking sous de gros nuages noirs affreusement menaçants. Mon café posé sur le toit de ma voiture, j'ai alors commencé à chercher mes clefs. La pluie fine s'est très vite transformée en trombes d'eau, et j'étais toujours là, à farfouiller dans mon sac, désormais trempée jusqu'aux os, ma blouse blanche collée à ma silhouette.

C'est là que j'ai laissé tomber mon sac à main, qui s'est généreusement vidé sur le parking, avant que je ne voie mes clefs rouler jusque sous ma Corolla. J'ai donc dû me mettre à genoux pour les récupérer, ce sans manquer d'écraser ma poitrine dans une grosse flaque d'eau bien boueuse. La poisse.

Une fois toutes mes affaires retrouvées – à l'exception d'un tube de rouge à lèvres et d'un poudrier qui s'étaient fait la malle dans une bouche d'égout –, je me suis rendu compte que je commençais sérieusement à friser le retard, sachant que j'avais une réunion à neuf heures trente. Vu mon état de nerfs, j'ai évidemment oublié mon *latte* sur le toit de ma voiture, qui est miraculeusement resté en place – jusqu'au premier feu rouge, bien sûr, où le gobelet s'est rappelé à moi en déversant tout son contenu sur mon pare-brise.

J'ai fini par débarquer au travail au pas de course, trempée comme une soupe et sans une goutte de caféine dans les

veines. Par chance, je disposais d'une blouse de rechange pour ce genre de coup dur, dans les vestiaires.

Complètement à côté de mes pompes mais déterminée à aller de l'avant, je me suis séché au mieux les cheveux dans les toilettes des femmes, ruminant contre le temps que j'avais perdu le matin même avec mon fer à lisser.

Je me dirigeais vers la salle de réunion lorsqu'un homme tout à fait charmant, en costume et lunettes (j'ai toujours eu un faible pour les hommes à lunettes), m'a interpellée.

Il s'avérait qu'il travaillait pour l'avocat de mon mari, et qu'il était là pour me confier l'acte officiel de divorce. Après presque six ans de vie maritale, cet enfoiré n'avait même pas la décence de m'apporter ces papiers lui-même, ou encore de s'organiser pour que nous puissions les signer tous les deux. Je dois avouer que, niveau communication, je ne m'étais pas rendu compte que nous en étions arrivés à une telle impasse.

J'ai passé la réunion entière à lutter contre les larmes. Des larmes de honte, de colère, de frustration.

Une espèce de sentiment de vide s'était cramponné à moi comme du lierre à un mur, et la journée m'a paru interminable. D'un autre côté, je n'avais pas particulièrement hâte de rentrer chez moi, consciente que mon unique compagnie serait mon chien, Merk. Même s'il savait être une oreille attentive, j'avais besoin d'un peu plus que ça, là.

En toute honnêteté, je ne pensais pas que ma journée pourrait être pire.

Mais j'avais tort. Horriblement tort.

\*\*\*

À la fin de mon service, je passe au bureau des infirmières pour faire le point sur les dossiers du jour. Ashley, qui travaille à la réception, est en train d'examiner une IRM d'un air inquiet.

— Qu'est-ce que c'est ? dis-je en m'approchant.

Les zones d'ombre sur l'IRM ne présagent rien de bon.

— Infarctus. Il est arrivé il y a moins d'une heure. Tu décolles ? lance-t-elle en me regardant par-dessus son épaule.

— Oui.

Mes yeux s'arrêtent alors sur le nom du patient, en bas de l'IRM. Mon calepin m'échappe aussitôt des mains pour venir s'écraser à mes pieds.

— Non...

— Lilah ? Ça ne va pas ?

Je secoue la tête, refusant tout bonnement de croire à ce que j'ai sous les yeux. Non, c'est impossible. Tout, sauf ça. Pas aujourd'hui.

— Tu le connais ? me demande-t-elle en posant une main sur mon épaule.

Je hoche la tête et ravale un sanglot de peur avant de pouvoir répondre.

— Oui. C'est quel numéro de chambre ?

— Attends, je regarde.

Elle se jette sur le tableau, trouve le numéro et me le répète par deux fois.

— Tu veux que je vienne avec toi ?

— Non, ça va aller.

Si seulement elle savait comme c'est faux. L'homme que je considère comme un père vient de faire un infarctus.

Comme je regrette de m'être levée aujourd'hui... Comme je regrette, tout simplement, qu'il y ait un « aujourd'hui ».

Je galope jusqu'à sa chambre, le cœur au bord des lèvres, shootée à l'adrénaline. Mais une fois sur place, contrairement à ce que je m'imaginai, ce n'est pas la femme de Martin Kase que je découvre – ma deuxième maman. Assis sur une chaise à côté du lit, la tête basse et un air perdu au visage : leur fils. Mon ventre se contracte douloureusement

face à cette apparition. L'apparition non pas d'un fantôme, mais *du* fantôme de mon passé. *Ethan*.

J'ai la bouche soudain toute sèche, et mes jambes me paraissent à la fois de plomb et de mousse. Je suis incapable de respirer correctement. Ni de contrôler ce tsunami d'émotions qui me paralyse. J'ai l'impression d'être à vif, comme si mes terminaisons nerveuses dépassaient de ma chair, si bien que toute ma peau est en feu.

Non, là, c'est officiellement trop. Mon cœur a assez pris de coups comme ça pour la journée. Et à cet instant, j'ai même l'impression qu'il ne s'est toujours pas remis de celui qu'Ethan lui a mis il y a huit ans... Mon cœur saigne de la même façon que ce soir fatidique où il m'a appelée pour me dire que ça ne pouvait plus marcher. Que ça ne pouvait plus marcher *entre nous*. Que toutes ces années passées tous les deux – le départ de mon père quand j'étais encore toute jeune, le lycée, toutes nos premières fois, notre bal de promo, son départ pour la fac que nous avions préparé ensemble – ne signifiaient rien pour lui. Il fallait qu'il se concentre sur le hockey, sur sa carrière dans la LNH <sup>1</sup>, et je représentais une distraction qu'il ne pouvait pas se permettre d'avoir.

Ethan pousse la chaise et déplie son corps massif. Mon Dieu, ces muscles... Certes, j'ai déjà vu des photos de lui dans la presse, depuis notre séparation, et je suis même tombée sur lui en pleine action en mettant un match par inadvertance à la télé – que je coupais machinalement dès que je me rendais compte qu'il y participait –, mais rien n'aurait jamais pu me préparer au fait de me retrouver si proche de l'homme qui avait ravi mon cœur pour mieux le réduire en miettes et me le rendre ensuite.

---

1. Ligue nationale de hockey (toutes les notes sont de la traductrice).

Il est toujours beau à tomber, encore plus que lorsque nous étions ados. Je jurerais que ses épaules ont doublé de volume, aussi. Je peux à peine soutenir son regard sans être submergée par une marée de souvenirs que je pensais avoir enterrés il y a bien longtemps. J'avais presque oublié comme son regard est troublant – bon, d'accord, c'est totalement faux –, mais cela faisait longtemps que je ne m'y étais pas retrouvée confrontée. Ce bleu vivace avec son halo d'ambre autour de l'iris, cet éclat doré qui colore un bon tiers de son œil droit... Tout cela me subjuge un trop long moment, exactement comme quand nous étions plus jeunes.

—DJ.

Ce n'est que mon nom. Deux petites syllabes de rien du tout. Mais sa voix est chargée d'une telle douleur que j'ai l'impression que l'on est en train de poncer mon cœur au papier de verre. Quant à moi, je dois lutter pour garder toute ma contenance.

—C'est Lilah, maintenant.

Les mots quittent ma bouche avant que je ne puisse les retenir et trouver une manière différente, plus adéquate, de le saluer après toutes ces années. Je détourne alors les yeux, prête à les poser partout sauf sur lui. Dans son lit d'hôpital, Martin a l'air affreusement frêle. Si seulement Jeannie était là... Au moins aurais-je une corde de sécurité à laquelle me retenir, quelque chose qui m'empêcherait d'être happée par des souvenirs que je n'ai pas la force de gérer. Après tout, le présent est assez oppressant comme cela.

—Je viens tout juste d'apprendre la nouvelle. Tu es là depuis longtemps ?

Je verrouille la partie émotionnelle et passe en mode pro. Ça, je peux le faire. Je *sais* le faire. J'examine le dossier fixé au pied de son lit puis traverse la pièce pour

jeter un œil aux moniteurs – même si mon esprit retient à peine les chiffres que j’y vois.

— Je ne sais pas. Un petit moment, je pense... Je venais d’arriver en ville et... Bam.

Je sens son regard sur moi. Je touche le bout de ma queue-de-cheval d’une main nerveuse, ayant préféré attacher ma tignasse hirsute à l’heure du déjeuner. Ma blouse est une taille trop grande, et mes tennis sont vieilles et tout abîmées, les autres étant encore trempées de l’averse de ce matin. J’ai l’apparence exacte de ce que j’ai le sentiment d’être à l’heure actuelle : une épave. Et je déteste le fait de me soucier de la façon dont Ethan me voit, et même le simple fait d’y penser, alors que Martin est là devant nous, relié à tout un tas de moniteurs, son pronostic vital gravement engagé.

— Ses fonctions vitales sont stables, mais pour le moment, impossible de savoir ce qu’il en sera sur le long terme. Où est Jeannie ?

— Maman est partie nous prendre des cafés, répond-il en se massant la nuque, comme s’il cherchait à dénouer la tension ambiante. Alors, comme ça... tu travailles ici ?

Le fait qu’il me pose la question, que ce ne soit pas une chose connue de lui, me mitraille une fois de plus le cœur. Ce n’est qu’un moyen d’engager la conversation, j’en ai bien conscience, mais ça fait mal de me souvenir qu’Ethan ne sait absolument rien de ma vie.

Je baisse les yeux sur ma blouse, comme si elle pouvait répondre à ma place – ce qui est d’ailleurs un peu le cas, étant donné que le nom de l’hôpital est brodé sur la poche de poitrine. Face à mon silence, il finit par s’éclaircir la gorge :

— Je pensais que tu travaillais à Mercy.

— J’ai changé il y a pas mal de temps, maintenant.

Je suis ici depuis le 1<sup>er</sup> janvier, pour être exacte. La

dernière fois que Jeannie m'a parlé d'Ethan remonte à deux semaines. Elle espérait qu'il passerait les voir avant que la saison de hockey ne débute, même si cela ne changeait absolument rien pour moi étant donné qu'il n'a jamais fait le moindre effort pour me voir durant ses visites.

Une infime partie de moi se réjouit qu'il soit ici – pour Jeannie et Martin. Mais la plus grosse, celle qu'il a rejetée sans état d'âme toutes ces années plus tôt, est blessée de voir qu'il faut en arriver là pour se retrouver dans la même pièce tous les deux, pour la première fois en presque dix ans.

Il fourre les mains dans ses poches, puis les retire avant de les frotter sur ses cuisses.

— Je pensais que tu serais interne, depuis le temps.

J'ignore si c'est du sarcasme, ou si c'est simplement moi qui le prends ainsi au vu du ton sarcastique de ma journée...

— Il y a des fois où l'on est obligé de revoir ses ambitions.

— Oui... À qui le dis-tu, marmonne-t-il.

Je n'ai pas l'occasion de lui demander ce qu'il sous-entend par là, ni celle d'attiser le feu déjà ardent qui brûle entre nous, car nous sommes interrompus.

— Delilah !

Jeannie apparaît avec un gobelet de café dans chaque main. Quand nos regards se croisent, je devine immédiatement sa détresse et ses doutes. De ses craintes vis-à-vis de Martin à ma rencontre avec Ethan – tout cela durant les quelques secondes qu'il lui faut avant de m'ouvrir grand les bras. Comme une mère le ferait. Comme elle l'a toujours fait.

Et je plonge dans cette bulle de réconfort, parce qu'à cet instant, je suis un peu comme une pelote de laine qui se déroulerait dans un tunnel sombre et sans fin. Je l'enveloppe de mes bras et m'enivre de ce baume, pas seulement pour Martin, mais pour tout ce qui m'est arrivé aujourd'hui.

L'idée que je puisse perdre l'homme que je considère comme mon père – après que le mien a décidé de nous quitter, ma mère, moi et mes cinq frères et sœur, pour une autre vie dans laquelle nous n'avions pas de place – est atroce, insoutenable. Même après notre rupture, avec Ethan, c'est Martin qui m'a accompagnée lors de l'achat de ma première voiture, pour s'assurer que je ne me fasse pas rouler ; c'est lui qui m'a appris à réparer mon évier qui fuyait ; et chaque fois que je passais les voir, j'avais droit au même sourire dès qu'il m'ouvrait la porte. Je ne suis pas sûre de pouvoir gérer cette situation. Pas en ce moment ; la vie semble suffisamment m'en vouloir comme ça. En particulier en ayant Ethan face à moi, avec ce regard troublant qui dissimule malgré lui des traces du garçon que j'ai aimé. Il m'a fallu un certain temps pour me remettre de notre rupture, et vu l'état dans lequel je me trouve à cet instant, je me demande même si je m'en suis un jour vraiment remise...

Ma tête et mon cœur brûlent d'années entières de frustration, de rancune et de chagrin, et j'aimerais tout lui cracher à la figure une bonne fois pour toutes. Sauf que pour le moment, il y a des choses bien plus importantes dont se soucier.

— Ça va aller... Chhhh... Delilah... Il va s'en sortir, tu verras, murmure Jeannie en me frottant doucement le dos.

Je me rends alors compte que je suis en train de pleurer, sans émettre un seul bruit, mon corps secoué de sanglots silencieux que je semble incapable de contrôler. Aussitôt, une vague de honte et de colère me submerge. Comment puis-je me permettre de craquer alors que c'est Jeannie qui a besoin de soutien ?

J'inspire un bon coup et, une fois calmée, je me détache d'elle et demande d'une voix fêlée :

— Qu'est-ce que je peux faire, dis-moi ? Tu veux que je passe à la maison ? Je viens de terminer mon service. Je

peux nourrir Fleur, t'apporter des vêtements de rechange...  
De quoi tu as besoin ?

J'ai conscience que ce que je propose est ridicule, vu qu'Ethan est là. Et ce sentiment d'inutilité est assez désagréable, je dois avouer. C'est toujours vers moi que Jeannie se tourne quand elle a besoin de quelque chose.

— Je croyais que Fleur s'était sauvée ? s'étonne Ethan, derrière moi.

Le contraste entre la normalité de la question et l'anormalité de la situation est saisissant.

— Les nouveaux voisins d'en face avaient installé une chatière, figure-toi... Et mademoiselle avait pris la tranquille habitude d'aller dormir dans leur sous-sol, jusqu'à ce qu'ils se rendent compte que les rats laveurs avaient investi les lieux, eux aussi.

Jeannie pose une main douce sur mon bras.

— Tu te souviens quand les bébés ont vidé leur frigo pendant qu'ils étaient partis en week-end ?

— Oh là là, oui ! L'état de leur cuisine, les pauvres...

Nous rions à ce souvenir, mais Jeannie porte très vite une main à sa bouche pour retenir un sanglot.

— Martin nous a aidées à tout nettoyer avant leur retour, dis-je dans un murmure.

Jeannie se tourne alors vers Ethan, que j'ai jusqu'ici tout fait pour éviter, puis elle souffle d'une voix tremblante :

— Et s'il ne s'en remettait pas ?

Ethan s'avance vers elle et la serre contre son torse musclé.

— Je serai là, moi, quoi qu'il arrive.

Je ne vois pas comment il sera là, étant donné qu'il vit à Chicago, mais peut-être cherche-t-il simplement à la rassurer.

— Je suis tellement contente que tu reviennes enfin..., souffle Jeannie.

Mon ventre émet un saut périlleux digne des jeux Olympiques. Je décide enfin de replanter mes yeux dans les siens. Avec cette détresse qui déforme ses traits, il fait plus que ses vingt-sept ans. Mes questions doivent se lire sur mon visage, car il finit par s'expliquer :

—J'ai été transféré dans le Minnesota.

Mon cœur a dû se transformer en palet de hockey aujourd'hui, parce que j'ai l'impression que les coups de crosse n'arrêtent pas de pleuvoir. Et cet ultime lancer m'achève.